

la moitié est perdue par la fermentation, l'évaporation et le lavage.

40. Elle donne un plus grand volume d'engrais et chaque voyage possède une valeur double de celle du fumier de ferme ordinaire.

50. La quantité de nourriture propre aux plantes, obtenue de l'engrais est plus que double et se trouve dans de meilleures conditions pour l'emploi.

L'auteur emploie aussi les os d'une manière très-économique. Pour réduire les os en poudre, il a acheté, aux prix de \$1 60, une masse en fonte pesant 32 livres, qu'il a fixé sur un mécanisme des plus simples. Par ce moyen, il brise les os en petits fragments, puis il les passe au sas et pulvérise de nouveau les plus gros morceaux. Les os, ainsi concassés, sont déposés dans des alternatifs avec du fumier frais de cheval. Au bout de trois semaines, tout le tas est mélangé à la fourche, reformé, et couvert de terre. Quelque temps après, ce compost est de nouveau mélangé, ainsi de suite jusqu'à ce que les os soient décomposés, et complètement disséminés dans le fumier et la terre.

Pour préserver les fumiers des mauvais effets d'une décomposition active, l'auteur emploie à la fois la terre et l'eau. Il a remarqué qu'en couvrant son fumier d'une couche de terre d'un demi-pouce d'épaisseur, toute l'armoniaque libre est absorbée, mais qu'il serait préférable d'augmenter l'épaisseur de cette couche. De temps en temps, lorsque la fermentation devient trop forte, il arrose ses engrais.

Il existe plusieurs autres absorbants, très-riches par eux-mêmes, qui non-seulement empêchent les pertes mais encore ajoutent à la quantité et à la richesse de l'engrais; tels sont les os vases, le bran de scie, les cendres de charbon, etc. Entrez dans le poulailler le matin d'une journée chaude et vous serez oppressés par les miasmes qui s'échappent des excréments; répandez sur ceux-ci une légère couche de cendre de charbon ou de bran de scie et l'air sera purifié comme par enchantement. En suivant ce procédé de temps en temps vous entretenez ainsi la santé de vos poules tout en augmentant le volume et la valeur de vos engrais.

Humanité des cultivateurs en faveur des animaux domestiques

Dieu a donné à l'homme d'une main libérale, non-seulement la force, mais surtout l'intelligence: de la notre supérieure sur les animaux; l'homme les a soumis à son empire; nous avons dompté le cheval, le bœuf et tant d'autres animaux qui servent à nos besoins, à nos plaisirs. Ces aides, ces compagnons de nos travaux, supportant avec nous et pour nous la chaleur, le froid, l'intempérie des saisons, les travaux les plus pénibles, sont des instruments précieux dont nous dota la Providence.

Mais que nous leur sommes redevables de tant de biens, ne leur devons-nous pas, à notre tour, aide, protection et bienveillance?

Ces êtres inférieurs en intelligence, souvent supérieurs à l'homme par la force, ont, comme nous, reçu la vie du créateur de toutes choses. Ils vivent; ils éprouvent comme nous, le plaisir et la douleur! La bonté divine s'étend sur tout ce qui existe; obéissons à la loi de Dieu, elle nous commande de ménager ses créatures. Efforçons-nous de les rendre heureux d'une manière; c'est un devoir pour nous, ce sera aussi une de nos jouissances.

Ces animaux, si maltraités souvent, n'ont-ils pas un instinct noblement développé, un cœur qui aime, qui s'attache, et, chez quelques-uns, laissez-moi dire de l'intelligence?

Le chien, cet ami de l'homme, qui nous aide à soumettre les autres animaux, nous ne doutons pas de son cœur. Comme il hérité son maître! il expire pour le défendre, il meurt de douleur sur la tombe de celui qu'il aime plus que lui-même; il s'oppose de la haine contre les ennemis de son maître, et sa valeur, dans une poursuite incessante, révèle l'instinct. Le souvenir du chien de Mousargis restera pendant bien des siècles.

Un brutal dans sa colère avait brisée d'un coup de bâton la jambe à son chien; un médecin compatissant raccommoda la jambe au pauvre animal; à peine guéri, le chien retourna à son

maître, et le guérisseur accusait le chien d'ingratitude. A quelques mois de là le médecin trouve à sa porte et le chien et un autre chien qui avait une jambe brisée: le guéri amenait un autre mala le. Est-ce la de l'instinct seulement? N'est-ce pas un naturel intelligent, une mémoire qui raisonne, un cœur compatissant pour son semblable?

Le cheval aussi affectionne son maître; il partage ses plaisirs, ses passions. Chez les Arabes, le cheval élevé par un seul maître et ne passant pas de main en main, par des ventes successives, est affectueux, dévoué. Chez nous, le cheval change bien souvent de possesseur; mais dès qu'il est bien traité, il est reconnaissant; il tressaille, il hennit de plaisir quand le maître approche! Il est sensible à la louange, aux caresses; il s'anime à sa voix; il est heureux d'obéir. Le voyez-vous frappant de son pied la terre, aspirant bruyamment l'air? il divine l'impatience du maître qui va partir; on lui tend la bride et il part comme un trait, emportant avec joie le cavalier. Le cheval s'enivre au son de la trompette, il vole au combat, et alors que la retraite sonne, il faut, pour le ramener en arrière, tous les efforts du maître. Dans le combat, le cavalier a succombé; il est tombé frappé d'un coup mortel; le coursier s'arrête, il courbe la tête, ses yeux contemplent le maître qu'il chérit; son attitude même peint sa douleur profonde. Qui de nous ne s'est attendri en voyant cet épisode que retraça le piécéau d'un de vos grands maîtres, Horace Vernet, et que la gravure a si souvent reproduite, le cheval du trompette?

Refuserez-vous au cheval de l'intelligence, de la sensibilité?

Bien d'autres animaux ont révélé une intelligence qui combine, qui raisonne, et j'aurais mille citations à donner! Dans un livre intitulé *le Cœur des bêtes*, livre qui fait honneur à sa sensibilité, M. Honoré Oscar, qui écrit aussi bien qu'il pense, a cité une infinité d'exemples qui nous montrent et le bon cœur des bêtes et un instinct richement développé.

Ces animaux, doués comme nous de la vie, impressionnables comme nous, raisonnant à leur manière, de quelle utilité ne nous sont-ils pas? Dans notre propre intérêt, si ce n'est par reconnaissance pour leurs services, ne devons-nous pas les traiter avec humanité?

Que serions-nous sans nos bœufs, qui effondrent profondément la terre qui donnera le blé? L'homme, sans cet aide, pourrait-il labourer ses vastes champs qui tous pourtant sont nécessaires pour procurer la nourriture, le vêtement ou les autres besoins de l'homme?

Qui donne à la ferme le lait nourrissant, le beurre, cet aliment qui sert à apprêter tous les autres? Et quand ces auxiliaires de nos besoins et de notre alimentation succombent, leur chair nous nourrit, leur peau donne ces attelages qui résistent à la traction, ces chaussures auxquelles l'usage nous rend indifférents, et pourtant qui épargnent à nos pieds la douleur que feraient ressentir les cailloux, les épines, en nous préservant de la poussière, de la chaleur, du froid et de l'humidité.

Le cheval, ce noble animal, cet aide admirable pour la guerre, qui fait voler dans la plaine ces brillants cavaliers, qui transporte rapidement ces foudres de guerre, ces succès des batailles que gagna le génie de Napoléon; le cheval est aussi l'âme et la vie du commerce pour les transports. Qui rapproche les distances? qui donne le plaisir de l'équitation, la possibilité de parcourir sans fatigue les longues promenades? N'est-ce pas encore le cheval?

Et bien, ces dons précieux de la divinité, combien de fois n'avez-vous pas gémi de la brutalité de l'homme qui les conduit? N'avez-vous jamais vu sur une pente rapide des chevaux attelés à un fardeau trop lourd? L'animal est halebant, ses muscles se raidissent, ses veines grossissent, la sueur ruisselle, ses forces sont à bout, il s'arrête. Un conducteur brutal, inhumain, frappera du fouet, et si la lumière ne fait pas un sillon assez douloureux, il frappera du manche! J'en ai vu frappant avec une pierre sur la tête du pauvre animal qui ne peut se défendre, et n'a pour atténuer son bourreau qui en rit, d'autre ressource que le cri qu'exhale une vive douleur!

L'homme injuste pour ses animaux, cruel envers eux, sera-t-il juste, humain envers ses semblables? Non.

Le conducteur compatissant, lui, aide son cheval, il l'enconrage de la voix, il pousse à la roue, il arrête pour faire res-